

BV
3555
DH19
1882
t. 2

AFA

M3 H2

TROIS ANS

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

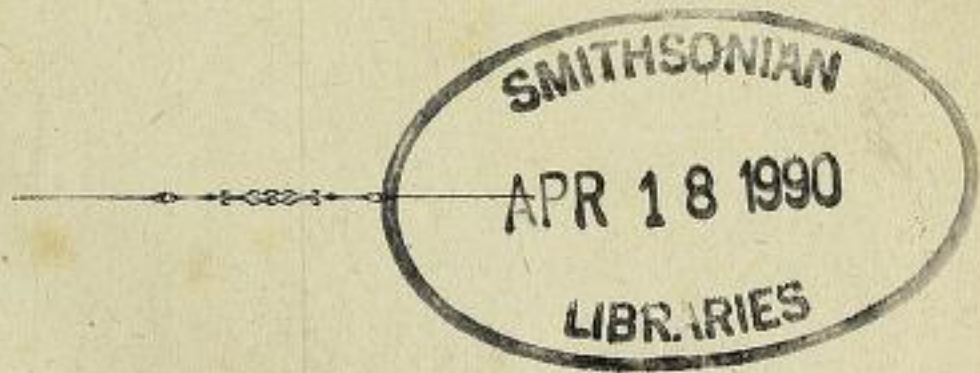
AU PAYS D'UMZILA

CHEZ LES BATONGAS — LA VALLÉE DES BAROTSÉS

DÉBUTS DE LA MISSION DU ZAMBÈSE

Lettres des Pères H. Depelchin et Ch. Croonenberghs, S. J.

1879, 1880, 1881



BRUXELLES

POLLEUNIS, CEUTERICK & LEFÉBURE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

35, RUE DES URSULINES, 35

1883

Tous droits réservés.

MISSION DU ZAMBÈSE



I.

AU PAYS D'UMZILA

28 MAI 1880 — 1^{ER} OCTOBRE 1881.

1^o Départ des Missionnaires. — Premières nouvelles reçues à Gubuluwayo.

LETTRES DU P. CROONENBERGHS.

Gubuluwayo, 5 juin 1880.

Voilà donc le P. Aug. Law parti pour le pays d'Umzila et la côte de Sofala, avec le P. Wehl et les FF. Hedley et De Sadeleer. Le P. Depelchin et ses cinq compagnons sont en route pour le Zambèse (1); ils doivent avoir atteint aujourd'hui Pantamatenga (2) situé à vingt journées environ de Tati; là ils seront obligés d'abandonner leurs chariots et d'organiser une caravane de porteurs. Que Dieu veille sur eux pendant leur pénible voyage! Nous resterons seuls ici le P. De Wit et moi, avec les FF. Proest et Paravicini. — Je vais vous donner aujourd'hui quelques détails sur le départ et l'expédition du P. Law.

(1) Voir *Trois ans dans l'Afrique australe. Le pays des Matabélés. Lettres des PP. H. Depelchin et Ch. Croonenberghs* (Bruxelles, 1882), pp. 334 et ss. — N. E.

(2) On écrit aussi *Pontamatenga*, *Panda Ma Tenka*, et *Pata Mateng*. — N. E.

sous les coups des Shakundas ou a été emmenée en esclavage dans les comptoirs du mulâtre Lourenço Monteiro de Souza et autres métis qui déshonorent la race dont ils sont issus. M. Selous frémissait encore d'indignation, quand il me disait comment les malheureuses populations accouraient vers lui comme vers leur sauveur : car elles savaient que les Anglais ne réduisent pas les noirs en esclavage et ne les torturent pas comme des animaux (1).

M. Selous croit que les ouvriers évangéliques réussiront auprès de ces infortunés Batongas qui lui semblent être d'un caractère doux et bon, et qui s'attachent facilement aux blancs qui ne ressemblent pas aux Monteiro de Souza.

La nourriture ordinaire dans ce pays est le maïs et le millet ; on y trouve du gibier à foison : l'éléphant et le lion, l'hippopotame et le rhinocéros, l'hyène et l'antilope abondent dans ces parages. Au 3 novembre 1877, le thermomètre y marquait $+ 30^{\circ}6$ centigrades au lever du soleil, et $+ 43^{\circ}3$ à midi à l'ombre. Ce fut la moyenne à peu près pendant trois mois.

C'est donc chez ce pauvre peuple et dans cet ardent climat que nos missionnaires doivent être en ce moment. Si Dieu les bénit, comme nous l'espérons, ils recueilleront là une abondante moisson de fatigues apostoliques et de fruits de salut.

Hier 16 novembre, j'ai réussi à faire partir un courrier pour *Pantamatenga*. Dans quinze jours le P. Terörde l'y recevra et dans un mois j'espère avoir des nouvelles de nos zélés confrères.

Priez pour ces chers missionnaires qui ont pris sur eux le

(1) Voir des lettres de M. Selous et la carte de ses voyages dans les *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1881, pp. 169-175. — N. E.

se rendrait à pied, à marches forcées, vers le kraal d'Umzila.

Le lundi, 9 août, à la tombée de la nuit, et grâce à d'épaisses ténèbres, les trois missionnaires, le P. Law, le F. Hedley et le F. De Sadeleer, accompagnés de leurs quatre fidèles serviteurs, les deux Matabélés et les deux conducteurs du wagon, se mirent en route à la garde de Dieu. On hâta le pas le plus possible, et l'on parcourut dix milles anglais avant le lever du soleil; puis, après une heure de repos, on fit encore dix autres milles; de sorte que, vers le milieu du jour suivant, on se trouvait en sûreté, bien loin de l'atteinte des Mashonas. Déplorant la perte du cher confrère, la petite troupe s'avança très péniblement, d'abord dans une direction détournée, ensuite vers le sud, le long du Sabi, par un chemin fort mauvais, à travers les cours d'eau, les montagnes et les vallées. Heureusement que l'on fit bonne chasse: sans cela, les missionnaires eussent péri en route d'inanition et de fatigue. Un gros rhinocéros tomba sous la balle du leader hottentot *Cape-Corps*. Les jours suivants, le F. De Sadeleer et les noirs tuèrent quelques antilopes et autre menu gibier.

Enfin, le mardi 31 août, vingt-cinq jours après la disparition du P. Wehl et trois semaines après l'abandon du wagon, harrassés de fatigue, épuisés par une marche d'environ cent soixante-dix milles et par de grandes privations, tourmentés par les fièvres qui règnent le long du fleuve, les voyageurs atteignirent le kraal d'Umzila. Seul le F. De Sadeleer était en bonne santé; seul infatigable, notre robuste flamand de Lede se multipliait au service de ses confrères en proie à la maladie et soutenait à la fois leur moral et leur physique. Le P. Law paraissait ne pouvoir assez reconnaître les services dont la petite caravane lui était redevable. Au moment de quitter le wagon, le courageux Frère dans son

Cafres que nous avons pu engager revinrent sans avoir pu rien découvrir. Sans aucun doute, le pauvre Père aura été enlevé et massacré par les sauvages ! Le F. Hedley, sans y prendre garde, avait vu derrière lui, lorsqu'il s'éloignait, une troupe de gens d'Hambabousoukou.... Vous comprenez notre cruelle position.

Le 9 août, ne voyant pas revenir notre confrère et ne doutant plus du sort qui lui était arrivé, on fut persuadé que les sauvages, après avoir tué le P. Wehl, voulaient selon toute apparence entraîner nos hommes à sa recherche pour les envelopper séparément et piller le wagon sans défense. Nous nous concertâmes, et le P. Law décida qu'il fallait abandonner le char dans cette impasse des montagnes et nous tirer des mains d'Hambabousoukou à la faveur de la nuit. On arrange tout en secret, on enferme dans des paquets les objets les plus indispensables et quelques provisions.

Le soir, vers neuf heures, quand il fait nuit sombre, (nous étions au commencement de la lune), nous quittons le campement, laissant les bœufs et de grands feux allumés pour cacher la retraite. Le P. Law avait son cheval ; le F. Hedley et moi, ainsi que nos trois serviteurs et les deux Matabélés, nous allions à pied. Nous cheminons toute la nuit dans les ténèbres, à la faible clarté des étoiles, à travers les hautes herbes, par des chemins détournés, en nous dirigeant vers le sud-ouest pour tâcher de rejoindre le Sabi. Au passage d'une rivière, le cheval du P. Law va tomber sur un rocher, et nous devons l'abandonner. Nous avons pris chacun d'assez fortes charges ; à mesure que la fatigue augmenta, il fallut alléger les fardeaux. Nous versons une partie de la poudre dans le gazon et nous enterrons le plomb et les cartouches.

Cette même nuit, après quelques heures de marche, notre bouvier Zambési succomba sous le faix et resta en arrière.

Nous l'attendimes longtemps, mais il ne parut pas. Que va-t-il devenir?... Le 10 au matin, au lever de l'aurore, nous avions fait environ seize milles anglais. Nous primes alors un peu de nourriture et nous restâmes cachés tout le jour dans les hautes herbes, pour éviter les poursuites des hommes d'Amalanga et d'Hambabousoukou.

La nuit venue, nous continuons notre route, et faisons de nouveau à peu près seize milles. Le lendemain, nous nous reposons toute la matinée et nous prenons un léger repas. A trois heures de l'après-midi, nous nous remettons en marche. Peu après, nous apercevons un buffle; je le blesse, il se précipite sur nous; heureusement nous pouvons nous garer à temps. Le buffle va se jeter dans une rivière qui était proche; nous le laissons, n'ayant pas le temps de le dépecer, et cependant nos provisions de bouche touchent à leur fin.

Le 12 août, vers onze heures, notre petit Hottentot tire un grand rhinocéros noir: c'était une femelle suivie de son veau. La bête blessée à l'épaule, s'arrête indécise entre l'attaque et la fuite. Cape-Corps me crie de tirer. Je lui envoie ma balle sous l'oreille. Tom abat le veau d'un coup d'asségaie. Nous remercions Dieu de la viande fraîche qu'il nous envoie, nous la faisons rôtir, mais sans sel; en outre chacun en prend une provision, et nous abandonnons le reste aux riverains.

Les jours suivants, nous cheminons toujours de la même manière, avec bien des difficultés et des fatigues, jusqu'au 15 août, fête de l'Assomption de la très sainte Vierge Marie, où nous arrivons à un petit village de Cafres, qui étaient occupés à recueillir du sel au fond d'un ruisseau desséché. Nous leur achetons du sel et de la farine de maïs.

A huit heures, le P. Law célèbre la sainte messe sur un rocher au bord de la rivière, et nous avons le bonheur de

corde qu'afin de me préparer pour le ciel. Lorsque vous apprendrez ma mort, veuillez écrire une bonne lettre de consolation à mon cher père.

31 octobre. — Le wagon n'est pas encore arrivé. Que la volonté de Dieu soit faite ! Je suis toujours entre la vie et la mort ; le F. Hedley va mieux. Je suis très inquiet au sujet du wagon. S'il plaît à Dieu, aussitôt qu'il arrivera ici, j'irai à Sofala pour me rétablir et acheter des provisions, du limbo, des perles, etc. ; peut-être devrai-je attendre jusqu'après la saison des pluies ; mais je ne sais pas si je survivrai. Priez pour moi. — *P. S.* Le P. Wehl est en vie.

3° Retour du kraal d'Umzila au wagon. — Le P. Wehl retrouvé.
— Mort du P. Law. — Séjour à Umgan.

LETTRE DU F. DE SADELEER.

Umgan, au pays d'Umzila, 1^{er} février 1881.

Je vous ai dit comment nous étions arrivés au kraal d'Umzila, qui nous avait favorablement accueillis, et nous avait renvoyés à la recherche du wagon. Le roi, à la première nouvelle des menaces dont nous avons été l'objet de la part de ses tributaires, les Mashonas, s'était montré fort irrité : une fois que ces chefs africains ont fait des promesses, ils tiennent à leur accomplissement. Le prince n'eut pas de repos jusqu'à ce que notre wagon et nos biens fussent recouverts.

Malgré le désir d'Umzila, le P. Law et le F. Hedley étaient trop affaiblis pour se mettre de nouveau en route. Le roi finit

Au moment où je vous écris, nous sommes depuis deux mois dans ces parages. Nous faisons provision de viande. Quand nous tuons une bête, nous la dépeçons et nous coupons la chair en tranches que nous faisons sécher sur un grand feu. Cette viande fumée nous viendra bien à point dans les jours de détresse. Souvent aussi, quand nous abattons quelque gros animal, comme un buffle, un rhinocéros, nous donnons une grande partie de leurs chairs aux pauvres Mashonas nos voisins, qui se jettent là-dessus comme sur un délicieux festin et ces bonnes gens ne savent comment nous témoigner leur reconnaissance.

Voilà les épreuves par lesquelles le bon Dieu nous a fait passer. Que sa volonté soit bénie ! Priez-le de nous accorder toujours force et courage et de nous inspirer la résolution qu'il faudra prendre au retour de la saison favorable. Irons-nous à Sofala, au kraal d'Umzila, ou bien reprendrons-nous le chemin de Gubuluwayo?... Les circonstances nous aideront à décider.

4^o D'Umgan à Sofala. — Mort du P. Wehl. — Retour à Gubuluwayo.

LETTRE DU F. DE SADELEER.

Gubuluwayo, 15 octobre 1881.

Après bien des aventures et des épreuves de tout genre, après seize longs mois d'absence, après avoir perdu en route les excellents pères Law et Wehl, nous sommes, grâce à Dieu, heureusement rentrés à Gubuluwayo, le frère Hedley et moi, le 1^{er} octobre, il y a tout juste quinze jours. Je vous ai déjà raconté dans mes dernières lettres une partie des

Quinze bœufs étaient attelés à notre wagon ; des dix-huit que nous avons amenés de Gubuluwayo, trois avaient péri : l'un était tombé dans un piège, le second s'était noyé, enfin nous avons dû en abattre un troisième devenu fort malade. Nous n'étions pas sans crainte ; mais après avoir invoqué le secours du ciel, et mettant notre confiance en Dieu, nous sommes allés hardiment en avant.

Nos bœufs ont admirablement marché à travers d'effroyables fondrières, et le gibier, quoique moins abondant qu'aux environs d'Umgan, ne nous a pas fait défaut. Nous avons tué deux rhinocéros, l'un blanc et l'autre noir. Le rhinocéros blanc est devenu très rare, et le gouvernement anglais, m'a-t-on dit depuis, a promis 10.000 livres sterling, 250.000 francs, à celui qui en amènerait un vivant en Europe. Nous tirâmes aussi bon nombre d'antilopes de différentes espèces, de celles par exemple que les Boers nomment rietboks, hartebeests, blesboks, waterboks, etc.

Enfin nous touchons aux territoires d'Hambabousoukou et d'Amalanga, et nous entrons au milieu des tribus des Mashonas, qui s'étaient montrées si hostiles l'an dernier. Mais Hambabousoukou et Amalanga son voisin avaient été sévèrement punis de leur mauvaise conduite à notre égard : ils avaient dû payer à Umzila de grosses amendes en bœufs et en chèvres. Ce châtiment avait produit son effet ; ils se montrèrent à notre retour pleins de bienveillance.

Les gens d'Hambabousoukou, chez lesquels nous arrivons tout d'abord, étaient on ne peut mieux disposés envers nous. Ils nous préparent une hutte pour la nuit, mènent paître nos bœufs et les gardent, nous apportent du bois à brûler, de l'eau et de la bière. Lorsque des Cafres inconnus me présentaient ainsi de la bière, je prenais toujours la précaution de leur en faire goûter les premiers, et s'ils refusaient, je les ren-

Dieu au plus haut des cieux ! Il m'a été donné de contempler une de ses œuvres les plus magnifiques !

2° De Pantamatenga au kraal de Wanki.

28 JUILLET — 5 AOUT 1880.

Après avoir visité le 13 et le 14 juillet la merveille du Zambèse, la majestueuse cataracte Victoria, nous sommes rentrés le 17 à Pantamatenga, où nous avons retrouvé les missionnaires occupés avec ardeur à la construction de la modeste résidence. Le 23 et le 24 juillet, arrive le renfort de porteurs, deux escouades d'indigènes, chargés de provisions qu'ils espèrent nous vendre. Ce jour-là, autour de nos wagons, sur la « grand'place » de Pantamatenga, on put voir une foire africaine très animée ; rien n'y manquait, pas même la musique ni la danse... des sauvages. M. Walsh était déjà suffisamment rétabli pour présider aux achats, en l'absence de M. Blockley. Enfin le départ vers le territoire des Batongas est fixé définitivement au 28 juillet.

Mercredi, 28 juillet 1880. — Résidence St-Joseph. — La petite station de Pantamatenga présente un aspect très animé : environ deux cents natifs, venus du kraal de Wanki et du kraal de Seshia, circulent autour de nos wagons et demandent à faire partie de la caravane. Nous n'avons besoin pour notre expédition que de soixante-trois porteurs et nous avons par conséquent surabondance de monde. Il faut que M. Blockley, notre guide, use de la cravache pour écarter la foule et mettre un peu d'ordre dans la répartition des fardeaux. En peu de temps les ballots sont distribués et

Samedi, 31 juillet. — Rivière Bengwa. — Aujourd'hui, fête de notre bienheureux Père Ignace, nous offrons le divin sacrifice de la messe en l'honneur de notre saint fondateur pour obtenir l'heureux succès de notre expédition.

Le temps qui est de nouveau à la pluie nous fait retarder le départ. Enfin à huit heures et demie du matin, on décampe et toute la caravane se met en route.

Bientôt nous passons la rivière Kanda près de laquelle, il y a deux ans, s'élevait un village de Makalakas, dont les habitants furent, eux aussi, en partie massacrés et en partie expulsés par les Matabélés.

Arrivés au delà du Kanda, petit affluent du Matietsi, nous entrons dans une région d'un caractère différent. Nous admirons de magnifiques montagnes et des vallées larges et profondes qui s'étendent à perte de vue jusqu'au Zambèse. De nombreuses gazelles, des élans, des troupeaux de buffles, de rhinocéros et d'éléphants broutent paisiblement au fond des ravins. Ces immenses contrées n'ont d'autres habitants que des animaux sauvages : l'homme n'y paraît guère. C'est un vide que rien ne peut suppléer ; aussi, malgré toutes ses beautés naturelles, le pays ne semble-t-il être en somme qu'une triste solitude et un vaste désert. Le sol est toujours rocailleux et aride ; la végétation, pauvre et rabougrie, jusque sur la lisière des eaux du grand fleuve. Au temps des pluies, les collines et les montagnes, aussi bien que les ravins et les vallées, se revêtent un moment d'une luxuriante verdure, et alors le désert semble reflourir ; le coup d'œil est ravissant, et il vous est donné de contempler la plus brillante des solitudes.

Pendant que nous gravissons une colline, l'orage, qui menace depuis le matin, éclate enfin vers trois heures de l'après-midi. C'est un véritable orage des tropiques ; inutile

envoyer du lait. Sa mère habite une des cases voisines ; sur le désir du jeune homme nous allons la saluer. La matrone marotsé accueille avec amabilité les missionnaires et se réjouit beaucoup de leur visite. « Je suis heureux, lui dis-je à mon tour, de voir que les Barotsés aiment les missionnaires, » et, après un compliment à l'adresse de Bronziniani, je la félicite elle-même d'avoir un fils si jeune premier induna de Séshèke. Elle me répond que son cœur est plein de joie à cause de mes paroles. Comme son fils, elle nous fait remettre un présent de bienvenue.

3° Séjour à Séshèke.

2 JUILLET — 16 AOUT 1881.

Samedi, 2 juillet, au dimanche, 10 juillet. — Séshèke. — On m'avait dépeint Séshèke, pour ainsi dire, comme le Liverpool marotsé, où le commerce florissant attirait les Cafres de toutes les peuplades tributaires (1). Jugez de ma déception,

(1) Séshèke, (Séshéké, Shéshéké, Chéchéqué, Schéschéké et même Quiséqué dans la relation du major Serpa Pinto), selon Livingstone, signifie littéralement *banc de sable*. « Le Zambèse renferme en cet endroit une grande quantité de bancs de sable de couleur blanche, qui ont donné leur nom à Séshèke. C'est également et pour le même motif celui d'un village de la vallée des Barotsés. » Cf. Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, Paris, 1881, p. 214. On applique aussi le même nom de Séshèke au territoire environnant.

Deux fois la bourgade, bâtie sur la rive gauche du fleuve, a changé de place. Après avoir découvert le Zambèse à Séshèke en juin 1851, Livingstone y revint en 1853 et 1855 ; lors d'une exploration postérieure, en 1860, il trouva le premier village presque détruit ; les habitants l'avaient quitté après l'exécution de Moriantsiané, leur chef, pour s'établir en amont, à la distance d'un demi-kilomètre environ du village abandonné. Cf. Livingstone, *Explorations du Zambèse*, Paris 1881, p. 251. — Sépopo, que le

ou de fer dont les indigènes se chargent les chevilles des pieds, les jambes et les bras. Ajoutez à ces objets des haches de formes diverses, des houes, et vous aurez à peu près tous les articles auxquels s'étend l'industrie du fer parmi les tribus africaines (1). Accroupi auprès de sa forge établie en plein air, le Matotéla, gai travailleur et conteur jovial, se voit tout le jour entouré d'une foule de curieux. Au surplus, intelligent et ingénieux, il deviendrait, je n'en doute pas, dans l'atelier d'un maître européen, un habile artisan.

De là nous passons chez Bronziniani, en ce moment très occupé à faire toilette. Après lui avoir lavé le visage avec du lait, sa femme lui a frotté tout le corps d'huile ou de graisse d'hippopotame. Maintenant voici madame, tenant un certain fard composé de tabac et de charbon pulvérisé dans la main gauche, et dans la main droite cette lamelle en fer dont j'ai parlé plus haut; elle donne la dernière touche à son œuvre et trace une ligne noire depuis le haut du front jusqu'à la racine du nez... Réussi! L'artiste s'est surpassée! Ligne bien noire et parfaitement régulière!... Ainsi la mode a-t-elle ses tyrannies bizarres, même sur les bords du Zambèse. Sa toilette princière en règle, bien huilé et tout reluisant des pieds à la tête, Bronziniani, une grande corne de rhinocéros à la main, s'offre à nous accompagner.

A sa suite, nous entrons chez l'induna voisin, Norishowa. Entouré d'un groupe d'amis, un grand vase de bière au milieu d'eux, Norishowa fait remplir de petitesalebasses qui circulent parmi les visiteurs. Aussitôt Bronziniani prend place dans le cercle, s'assied sur les talons, à l'africaine, et reçoit laalebasse qui lui est offerte.

(1) Armes et objets en fer fabriqués par les Zambésiens, cf. Dr Holub, *Eine Culturgeschichte* etc., pp. 89, 106 et ss., 197, etc., et *Sieben Jahre* etc., second volume, séjour chez les Barotsés, surtout le chap. XII, et les pp. 372 et ss. — N. E.

content, ce Frère courageux fait la joie de la société qui nous entoure. Bientôt connu de tout le peuple, on le nomme le « chasseur blanc ». Ami de Bronziniani, lequel vient nous voir chaque jour et prend avec nous le café, le F. De Vylder en témoignage d'amitié reçoit du premier induna une belle peau de loutre; Bronziniani me présente aussi un cadeau, et me donne en souvenir la grande corne de rhinocéros qu'il tenait presque toujours à la main.

Cependant notre « chasseur blanc », sa cuisine terminée, prend le fusil; vers dix heures du matin, il repasse à travers Séshèke, rapportant le gibier qui doit fournir aux besoins de notre table. Un jour il avait rencontré dans la forêt de mapanis une troupe de grandes antilopes. Il approche et vise un koudou. Blessé à mort, l'animal tourne quelques moments sur lui-même comme une toupie et tombe sur le sol. Le Frère jette son fusil et court saisir l'antilope; mais au moment où il se baisse, le koudou fait un bond, s'enfuit et disparaît... Tout morfondu, le chasseur blanc se résigne à tirer quelques pigeons.

Plus heureux le lendemain, le F. De Vylder, à une lieue de Séshèke, près du fleuve, découvre de nombreux poukous dispersés dans la plaine. Le poukou, antilope rare qui atteint la taille de l'élan, ne se trouve, dit-on, que sur les bords du Zambèse aux environs de Séshèke. Le Frère se glisse à la faveur des broussailles dans un ravin que la troupe venait de franchir. A trente pas, sous un arbre, une antilope la tête au-dessus de l'herbe semble regarder le chasseur. Le coup part et l'animal bondit en arrière. Le F. De Vylder approche et ne voit rien, mais bientôt il entend le poukou se débattre dans l'herbe. Son vieux couteau de poche (une serpette de Lierre) servit au chasseur à se rendre maître de la belle antilope.